

LE DÉPART DE L'ÂME.

ARGUMENT.

Le moment solennel où l'âme quitte le corps pour aller rendre compte à Dieu de ses vertus ou de ses crimes a souvent été le sujet des méditations du philosophe et des rêveries du poëte. Il devait surtout frapper l'imagination d'un peuple dans le cœur duquel la religion tient une grande place. Aussi peu de sujets ont été plus souvent traités, et avec plus de bonheur, par les poëtes populaires bretons ; peu de sujets leur plaisent davantage. Ils aiment, en leur naïve et touchante simplicité, à se représenter l'âme arrivant au tribunal de Dieu, chargée de ses œuvres bonnes ou mauvaises, comme une pauvre fermière qui vient, au terme, payer son maître ; ils voient l'archange saint Michel, l'intendant du Seigneur, prenant en main, pour peser leurs mérites, ses balances d'or ; ils tremblent que le poids n'y soit pas. Mais voici la scène qui, selon eux, précède ce jugement ; elle se passe entre le ciel et la terre.

IV

KIMIAD ANN ENE

(Ies Kerne.)

Didostait da glevet kana ann disparti
Ma ra ann ene mad pa ea mez deuz ann ti.

Hen a ra eur zellig, eur zellik deuz ann traon,
Ila gomz ouz he gorf paour zo war he wele klaon.

ANN ENE.

Siouaz deut eo, va c'horf, ann termen divezan :
Red eo d'in da guitat, ha kuitat ar bed-man.

Klevet a rann toliou morzolog ann ankou
Mevelet ra da benn, ien-sklas da vuzellou.

Ken euzuz eo da zremm ker glaz da zaoulagad ;
Siouaz d'id-de, va c'horf, red eo d'in da guitat.

AR C'HORF.

Mar 'd eo euzuz ma dremm, ha glaz ma daoulagad.
Gwir a lavaret-hu, red e d'hoc'h ma c'huitat.

Dispriz ha dizanao e kavit ho mignon ;
Karget a ziou fall, siouaz ! evel ma 'z onn.

Ann heveledigez zo mamm d'ar garante ;
Pa u' he c'havit gan-in em lezet a goste.

ANN ENE.

Sal-ho-kraz, mignon ker, me n'ho tisprizann ket
Deuz ar c'hourc'hemennou n'ec'h euz hini torret ,

IV

LE DÉPART DE L'ÂME.

(Dialecte de Cornouaille.)

Venez entendre chanter le départ de l'âme bienheureuse au moment où elle quitte sa demeure.

Elle jette un petit regard, un petit regard vers en bas, et elle parle à son pauvre corps qui est au lit, malade.

L'ÂME.

Hélas ! mon corps, voici l'heure venue ; il faut que je te quitte et que je quitte ce monde.

J'entends les coups du petit marteau de la mort : ta tête tourne ; tes lèvres sont froides comme glace.

Ton visage est horrible ; tes yeux sont verdâtres ; hélas ! mon pauvre corps, il faut que je te quitte.

LE CORPS.

Si mon visage est horrible, si mes yeux sont verdâtres, vous dites vrai, il faut que vous me quittiez.

Vous ne reconnaissez plus, vous méprisez votre pauvre ami ; hélas ! je suis tellement changé.

La ressemblance est mère de l'amour ; puisque vous n'en avez plus avec moi, laissez-moi.

L'ÂME.

Non, non, mon cher ami, je ne vous méprise pas ; de tous les commandements vous n'avez violé aucun ;

412

Hogen Doue ber ven, meulomp he drugarez,
A lak fin d'am c'halloud ha d'ho sujedigez.

Chetu ni disparet gand ar maro digar,
Chetu me unanik tre 'n env hag ann douar,

Tre 'n env hag ann douar evel ar goulmik c'hlaz
A eaz mez deuz ann arc'h da c'hout ha glao oa c'hoaz.

AR C'HORF.

Hogen ar goulmik c'hlaz endro oa distroet
Ouz ann arc'h lec'h oa kent, ha c'hui na reot ket.

ANN ENE.

Ober a rinn a-vad, toui a raun-me d'id,
Benn ar varn diveza me 'em gavo gen-id.

Me 'em gavo gen-id, ker gwir ma' zann breman
Dirag ar'varn genta, siouaz ! ken a grenann !

Bez fisianz, mignon ; mor-blen goude gwalorn ;
Dont a rinn-me neuze da begi enn da zorn ;

Pa vefez 'vel houarn, pa vinn me bet enn en,
Evel eur meanik-krog me az tenno gan-en.

AR C'HORF.

Pa vinn-me, ene kez, enn eur bez astennet
Ha dre vreignadurez enn douar dispennet ;

Pa n'am bezo na biz, na dorn na troad na brec'h ;
Divezad a vo d'e-hoc'h fallout ma c'has ouz krec'h.

ANN ENE.

Neb a grouaz a bed, heb skouer na danvez,
En devez ar c'halloud d'az ober a nevez.

445

Mais Dieu le veut (bénissons sa bonté) ; il veut mettre un terme à mon autorité et à votre sujétion.

Nous voilà séparés par la mort sans pitié ; et me voilà toute seule entre le ciel et la terre,

Entre le ciel et la terre, comme la petite colombe bleue qui s'envola de l'arche pour aller voir si l'orage durait encore.

LE CORPS.

Oui ; mais la petite colombe bleue revint à l'arche, et vous ne reviendrez pas vers moi.

L'ÂME.

Je reviendrai, vraiment, je te le jure ; je reviendrai vers toi au jour du jugement ;

Je reviendrai vers toi, aussi vrai que je vais maintenant paraître au jugement particulier. Hélas ! j'en tremble !

Aie confiance, ami ; après le vent du nord-ouest, la mer devient calme ; je viendrai te donner la main ;

Et quand même tu serais aussi lourd que du fer, lorsque j'aurai été dans le ciel, comme un aimant, je t'attirerai vers moi.

LE CORPS.

Quand je serai, chère âme, étendu dans la tombe et détruit en terre par la corruption ;

Quand je n'aurai ni doigt, ni main, ni pied, ni bras, ce sera vainement que vous essayerez de m'élever à vous.

L'ÂME.

Celui qui a créé le monde, sans modèle ni matière, a le pouvoir de te rendre ta première forme ;

444

Neb az anaveze, enn amzer na oaz ket,
A helle da gavout e-lec'h na vezi ket.

Ni 'n em gavo ker gwir, ker gwir ma 'z ann breman,
Dirag ar varn genta, siouaz ! ken a grenann !

Ken a grenann, grenann, ken ven ha ken dister
'Vel eunn dellien lammet gand eur barrad-amzer. —

Doue glev anezhan, Doue respont buhan :
— Ai ta, ene paour, ne vi ked pell e poan ;

Te peuz ma zervichet dre 'm onn bet war ar bed
Ha breman te po lod evez ma joasted. —

Hen gober, o pignat, eur zellik deuz ann traon,
Ha gwelet he gorf paour stennet war ar vaz-kaon.

ANN ENE.

— Demad-d'id-de, va c'horf, demad a larann d'id,
Distroi a rann endro, gand kalz true ouz-id.

AR C'HORF.

— Tevet, o ene kez, gand komzou alaouret,
Poultir ha breignadurez n'euz ker a druc e bed.

ANN ENE.

— Sal-ho-kraz, o va c'horf, dellezout a rez mad
Kerkouls hag ar podpri oe enn han louzou-mad. —

AR C'HORF.

Kenavo 'ta, buhez, kenavo pa 'z eo red !
Doue r'ho c'has d'al lec'h n'hoc'h euz c'hoant da vonet !

445

Celui qui t'a connu lorsque tu n'étais pas, pourra bien te trouver où tu ne seras pas.

Nous nous reverrons alors, aussi vrai que je vais maintenant me rendre devant le tribunal de Dieu ; aussi vrai que j'en tremble !

Aussi vrai que j'en tremble, que j'en tremble ; aussi faible, aussi vaine que la feuille emportée par le vent de l'orage. —

Mais Dieu entend l'âme ; Dieu lui répond : — Courage, âme chrétienne, tu ne seras pas longtemps en peine ; —

Tu m'as servi pendant que tu étais au monde ; maintenant tu vas prendre part à mes félicités. —

L'à ne alors, toujours s'élevant, jette encore un petit regard vers en bas, et voit son pauvre corps couché sur les tréteaux funèbres.

L'ÂME.

Bonjour, mon pauvre corps, bonjour, je détourne la tête, par grand pitié pour toi.

LE CORPS.

Cessez, chère âme, cessez de m'adresser des paroles dorées ; poussière et corruption sont indignes de pitié.

L'ÂME.

Sauve ta grâce, ô mon corps, tu en es vraiment digne, digne comme le vase de terre qui a renfermé des parfums.

LE CORPS.

Adieu donc, ô ma vie, adieu, puisqu'il le faut ; que Dieu vous mène aux lieux où vous souhaitez d'aller.

446

C'hui vo dihun bepred, me siouaz ! a gousko !
N'am ankounac'hit ked, hag hastit ann distro.

— Ha penoz a rit-hu livirit-hu d'i-me ?
Ken drant ouz ma c'huitat, ken digonfort onn-me !

ANN ENÉ.

— Eskemmo drein garogand rozennou 'm euz gret.
Ha gand mel meurbed dous, bestel c'huero meurbed. —

Neuze, laouen ha skanv evel eunn alc'hueder ;
Ann ene zav, e sav, e sav e-bar ann er.

Hag evel m'eo digouet, skoei a ra war ann nor,
Ha d'ann otrou Sant-Per hi a c'houlenn digor.

ANN ENÉ.

Oh ! c'hui, otrou Sant-Per, a zo karantezuz,
C'hui em digehero e baradoz Jezus.

SANT-PER.

E baradoz Jezus e vei digemeret,
Rag tra ma oaz er bed he zigemer t'euz gret. —

Hag enn eur vonet tre hen a zistro endro,
Hag a wel he gorf paour 'vel eur bern douar-go.

ANN ENÉ.

— Kenavo d'id, va c'horf, ha da drugarekat ;
Kenavo, kenavo da draonien Jozafat.

Me glev eur meuleudi 'vel na gleviz he far ;
Tiz zo war ar c'hoummoul, ar goulou-de a bar !

Chetu me o vleunia evel eur boudik roz
A-hed gwaz ar vuhez e liorz ar baroz.

447

Vous serez éveillée toujours ; mais moi, hélas ! je dormirai ! au moins ne m'oubliez pas, et hâtez l'heure du retour.

Mais comment êtes-vous, dites-moi ? Vous paraissez si gaie, et moi je suis si triste !

L'ÂME.

J'ai échangé des ronces contre des roses, et du fiel amer contre du miel savoureux. —

Alors, gaie et vive comme une allouette, l'âme monte, monte, monte encore vers le ciel.

Une fois arrivée, elle frappe à la porte, et demande à entrer à monseigneur saint Pierre.

L'ÂME.

O vous, seigneur saint Pierre, vous qui êtes si bon, vous me recevrez, n'est-ce pas, dans le paradis de Jésus ?

SAINTE PIERRE.

Oui, tu seras reçue dans le paradis de Jésus, car lorsque tu étais au monde, tu l'as reçu dans ta maison. —

L'âme, au moment d'entrer, détourne encore la tête, et voit son pauvre corps, comme une taupinée.

L'ÂME.

Au revoir, mon corps, et merci. Au revoir, au revoir, dans la vallée de Josaphat.

J'entends des concerts d'harmonie, tels que je n'en entendis jamais ; les nuages fuient, le jour brille ;

Me voilà fleurissant comme un rosier au bord du ruisseau de la vie, dans le jardin du paradis.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Les paysans bretons, dans leur poétique naïveté, se figurent que l'âme monte au ciel sous la forme d'un oiseau. Comme je suivais un jour de l'œil une alouette qui s'élevait en chantant dans les airs, un vieux laboureur qui charrait à quelques pas de moi, s'arrêta ; et, s'appuyant sur la fourche de son instrument aratoire, il me regardait en silence.

— Elle chante bien gaiement, n'est-ce pas ? me dit-il enfin ; mais je parie que vous ne comprenez pas sa chanson ? —

Je l'avouai.

— Eh bien, continua-t-il, voici ce qu'elle chante :

Per, digor ann nor d'in,
Birviken na bec'hian,
Na bec'hinn, na bec'hinn ! —

« Saint Pierre, ouvre moi la porte, je ne pécherai plus jamais, plus jamais, plus jamais ! »

— Nous allons voir si on lui ouvre, — dit le paysan.

Au bout de quelques minutes, comme l'oiseau descendait, il s'écria :

— Non ! elle a trop péché. Voyez comme elle est de mauvaise humeur ! l'entendez-vous, la méchante ?

Pec'hinn ! pec'hinn ! pec'hinn ! —

« Je pécherai ! je pécherai ! je pécherai ! »

Piquante superstition, vague écho du vieux druidisme.